

Comment s'étaient-ils rencontrés?

Pierre CHARTIER
(Université de Paris VII)

L'entame, ou *incipit*, de *Jacques le fataliste et son maître*, plus qu'en n'importe quel autre ouvrage de fiction, est un moment décisif de l'opération de la *lecture*. L'auteur-narrateur intègre son lecteur à son jeu pour mieux l'intéresser (comme on dit aux cartes) à la partie qui s'engage. Et cela, donc, dès les premiers mots, dialogue dont les protagonistes – internes, externes ? – sont aussi clairement posés que peu précisément définis :

« Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ? D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? Que disaient-ils ? [...] »¹⁾

Dans cette céléberrissime attaque en forme de pseudo-rébus dialogué (qui peuvent-« ils » bien être ?), la contingence particulière, monnayée en plusieurs questions-clés (nom, origine et but du « voyage », propos tenus) laissées sans réponse autre que goguenarde, déceptive et ludiquement agressive, se voit d'emblée superposée à la règle la plus commune, la moins déterminable et, de ce fait, la plus contraignante (« comme tout le monde »), autrement dit elle prend le nom du hasard, adverbialement énoncé, neutre

1) Ed. P. Chartier, p. 43.

en cela : « par hasard ». Ce renvoi immédiat, sous les couleurs d'on ne sait quelle nécessité, à l'aléatoire et à l'incertain, touchant deux ou plusieurs personnes, vaut en effet comme une récusation ironique des questions, soit par généralisation (« comme tout le monde »), soit par la sanction, elle-même questionnante et impatiente, ou nonchalante, d'une curiosité déplacée (« Que vous importe ? »), soit par pure plaisanterie (« Du lieu le plus prochain », c'est-à-dire « d'à côté » ou même : « d'ici, où vous êtes et que vous ne reconnaissez pas »), soit encore par une formule de « sagesse », interrogative ou dubitative, reprise plus loin par le texte en manière de *leitmotiv* (« Est-ce que l'on sait où l'on va ? »). Refus, donc, selon l'expression connue, de « s'expliquer ». Refus, comme on fait parfois à un enfant ou à un importun, de répondre. Mais, tout comme nier est encore affirmer, répondre ainsi est encore, est déjà parler. Et de deux choses l'une : ou une telle stratégie est une tentative pour prendre le dessus dans l'échange verbal, ou elle a pour objectif de souligner, de valoriser les questions (restées seules, maîtresses du terrain) et, avec elles, la pressante curiosité de qui les pose. Ces deux hypothèses, en réalité, loin d'être exclusives se renforcent l'une l'autre, car elles ne concernent pas les mêmes instances et ne décrivent pas le même enjeu, mais elles en éclairent deux aspects complémentaires ; le premier serait conflictuel (entre des partis opposés, le questionneur et le questionné), le second serait mystifiant (entre des acolytes ou des complices, les mêmes, manipulés par l'auteur). Dans les deux cas, bien loin de les négliger ou de les dévaluer, l'absence de réponse claire, ou polie, ne peut que mettre les questions en évidence. Le suspens, qui exacerbe la curiosité, libère leur forme la plus ouverte et la plus générale du lire ou de l'écouter, laissée hors de tout contour, de

toute précision, de toute spécification. Se retournant vers le questionnement même, l'effet de suspension et d'attente fait, en toute logique, de ce questionnement l'unique objet de l'attention du lecteur, car il est ce qui reste de la question. En effet, le défaut de réponse fait question ; ou, si l'on préfère, la seule réponse audible, possible, c'est la question elle-même.

Mais il y a autre chose encore. Si ces faux-fuyants moqueurs et répétés ne doivent en rien être considérés comme une fin absolue de non-recevoir, c'est pour une raison différente, autrement différée, l'essentiel étant ce différenciel même. Le lecteur s'avise que l'échange des regards, le commerce des mots et le croisement des vies ainsi indexés au fonds de l'ignorance humaine (qu'en savons-nous ?) seront, plus tard, après bien des discours et des « aventures », bien des événements textuels, doublement surdéterminés : d'un côté par un fil narratif discontinu mais persistant, véritable réponse filée en plusieurs épisodes qui nous retient, nous fascine, car elle nous est dispensée de bout en bout avec une intelligence supérieure de l'art du conte ; de l'autre par l'aval du cartésien, « libéral » en rupture de synagogue et diabolisé (en matérialiste athée) Baruch, ou Benoît de Spinoza, philosophe du siècle passé, mais proche à bien des esprits des Lumières « radicales », qui figure en référence philosophique dominante, bien qu'elle aussi marquée d'ironie. Redoutable doctrine que celle de Spinoza, autant honnie, au XVIII^e siècle, que généralement ignorée, ou déformée, « scandaleuse » aux dires de la plupart (dont Pierre Bayle) mais en sous-main localement fort active.²⁾ En atten-

2) La référence principale sur cette question est le livre d'Yves Citton, *L'envers de la liberté L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières*, Editions Amsterdam, Paris, 2006. Y. Citton, qui fait le point sur les travaux

dant d'en savoir davantage sur les fondements philosophiques de la vulgate « spinoziste » de Jacques, qui ne sont pas directement mis à jour dans l'entame – ils sont révélés bien plus loin par Diderot,³⁾ – à défaut en outre d'apprendre d'emblée qui « ils » sont, quel est « leur » chemin, et de quelle sorte, tendons l'oreille, notre oreille textuelle de lecteurs de contes, à la question dernière et non la moins importante, celle du *dire* (« Que disaient-ils ? »), qui clôt la série de manière originale, car cette fois une réponse (duelle, contrastée : silence et parole) lui est aussitôt apportée. Sans contenter peut-être les plus curieux des lecteurs, elle lève un coin du voile (ils sont deux, le maître et son domestique Jacques, et ce Jacques a été soldat), mais mieux encore c'est elle qui embraye sur l'ensemble du texte à venir, et sur la vulgate « spinoziste ». Fataliste et inaugurale, unique et relayée, multiplement ambiguë (est-ce dit, ou écrit ? résonnant ici-bas, ou inscrit là-haut ? désignant en priorité celui qui le profère, ou concernant d'abord le monde extérieur ?), elle libère le discours et « ouvre » le livre, figurant comme le premier pas oralisé et ironique, immobile et orienté, d'une marche assimilable à la lecture-écriture de *Jacques* :

« [...] Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut.

Le Maître. – C'est un grand mot que cela. »⁴⁾

Si grand, en effet, que le texte tout entier de *Jacques*, mimant un

précédents et qui intègre les recherches actuelles, ouvre des perspectives essentielles pour *Jacques le fataliste* car il replace cette œuvre dans son contexte, qui l'éclaire et qu'il éclaire. Nous retrouverons ses analyses sur notre route et, nécessairement, sur celle, « spinoziste », de Jacques et son maître

3) On les trouve p. 237, *op. cit.* c'est-à-dire dans la seconde moitié du livre.

4) *Ibid.*, p. 43.

instant celui du monde, ne saurait suffire à épuiser un tel vocable, contrasté, simple et complexe, répétitif : « [...] disaient-ils ?... ne disait rien... et... disait que... disait... ». Il porte en lui, en effet, tout un monde – fait de bavardage, de destin, de superstition, d'espace social, de vie, de mort, de questions, de filiation, de plaisanterie... Il est constitué de tant d'autres, de tous les autres, innombrables, échangés, réitérés, rapportés, glosés et estampillés par des personnes autorisées bien qu'aussi peu identifiées que les pronoms-protagonistes de l'entame, représentées par le « capitaine » sans nom de ce fantassin anonyme qu'est Jacques. Et pourtant, il est « écrit là-haut ». Voilà de quoi presque (mais non tout à fait) effacer le « hasard », qui s'inscrit, comme il sera dit peu après, sur le « grand rouleau ». Ce dernier terme apparaît en effet quelques pages plus loin,⁵⁾ lors de la discussion entre Jacques et le maître qui suit immédiatement la scène de la paysanne renversée, celle qui s'est « grièvement blessée », que Jacques a secourue et à qui « on a vu le cul ». Il en faut moins parfois pour allumer une passion et bouleverser une vie. Le maître, auditeur impatient et participatif, imagine aussitôt que nous tenons là l'amorce des amours de Jacques, qu'il brûle d'entendre : « Ah ! malheureux ! ah ! coquin ! », lance-t-il, croyant « voir » la suite. Quelle précipitation ! Quelle illusion aussi ! « Mon maître, vous ne voyez rien. » S'il eût été écrit là-haut, déclare Jacques, que je devienne amoureux de cette femme, qu'y aurait-on pu trouver à redire ? Est-ce qu'on est maître de devenir ou de ne pas devenir amoureux ? N'est-ce pas, sous le nom de « cocuage », celle que se posent tous les lecteurs, la question de Panurge dans *Le Tiers Livre*

5) *Jacques le fataliste et son maître*, éd. Livre de poche classique, Paris, Hachette, p. 50.

et de maint personnage de Molière, celle qui hante tant de farces et de contes, de *La Matrone d'Ephèse* jusqu'à ces histoires de voleurs et d'amours dites plus tard « picaresques » ? On la retrouve dans le dernier paragraphe de *Jacques*, emblème universel des récits de ce genre, mais aussi indice du problème moral et philosophique que rappelle le « spinozisme ». Jacques précise peu à peu, phrase par phrase, sa pensée ; il annonce maint « conte moral » à venir, dont les plus importants, qu'ils soient de facture noble, triviale ou intermédiaire, celui de Madame de La Pommeraye, du père Hudson, d'Agathe, de Justine... Le grand rouleau offrirait-il à cette revue des hasards de l'amour sa caution métaphysique ? Peut-être. Ce qui est sûr, c'est que *l'incipit* s'en trouve éclairé, à quelque distance, et relayé. Entre le dire, le faire et l'écrire une sorte d'équivalence s'instaure, problématique mais effectivement éclairante. De même qu'il met en série le Livre du monde (celui où nous agissons, où nous nous lisons agissants et agis, êtres pensants et souffrants) et le livre de Diderot, qui se nomme, bienheureux hasard, *Jacques le fataliste et son maître*, le dialogue entre Jacques et son maître relaie sans hiatus, sur ce point, l'entretien premier entre les protagonistes et les propos de ces deux « personnages » principaux. La maladroite (et réjouissante) impatience du maître ne redouble-t-elle pas exactement la questionnante pression du premier interlocuteur de *l'incipit* ? – ce qui place Jacques, disciple de son capitaine, en position forte de maître de la parole, voire de maître et capitaine de la vérité, alors que quelque Scribe supérieur dicte parallèlement ses mots au Destin... Affaire d'écrivain, qui dispose ses mines et donne voix à ses créatures ?

Revenons donc, en un rapide retour, vers ces dernières lignes

de l'entame, moment d'une ouverture décisive. Sans qu'il soit encore question de Spinoza, Jacques et son maître sortent de l'ombre, se démarquant du dialogue précédent. Si nous n'apprenons toujours pas « leurs » noms complets (nous ne les saurons jamais) ainsi que le nom de ceux qui parlent d'«eux» (ceux-là ont-ils seulement un nom?), nous sont révélées « leurs » positions sociales respectives (proches d'emplois de théâtre) : un « Jacques », à peine un prénom, mieux qu'un patronyme, évoquant la campagne française, paisible ou révoltée, et des « maîtres », civils et militaires, variante esquissée sur le thème – « picaresque » encore – du valet, ancien paysan servant tour à tour plusieurs maîtres. Ainsi, inaugurant des pages vierges et pourtant (si l'on devine mieux que le maître) déjà là, déjà écrites, ou tout comme, cette « écriture-monde » nous paraît-elle valoir, à nous lecteurs, comme une sorte de « parole-monde », nécessité muée en contingence, transcendance faite immanence, verticalité contrainte passée horizontalement, par mille fragiles relais, de bouche en bouche, de page en page, de pas en pas, de mot en mot, de texte en texte, à l'infini peut-être, sous le contrôle postulé et (faussement ?) implacable du Livre qui la consigne, ou qui l'a consignée.

Sans doute une telle caution, qui renvoie plutôt à la charlatanerie et à l'astrologie judiciaire qu'à la « philosophie », relativise-t-elle le babil de Jacques, l'autorité du capitaine et le silence du maître. L'auteur, lui, n'y perd pas, et le lecteur a tout à apprendre. Leur dialogue, prolongé tout au long de *Jacques le fataliste*, conduit paradoxalement de la logique d'un entretien, ou d'une suite de contes, à celle d'un livre, ou d'un Livre, qui s'écrit et se lit, ici et ailleurs, du même mouvement. Les paradoxes de la *parole* partagée (qui plongent dans la nuit de notre culture) sont prolongés

dans *Jacques* par ceux, bien plus modernes, du *texte* écrit et lu, non plus sacré mais profane, non plus transcendant mais immanent, non plus donné mais construit. Or tout cela, déjà, est en place dans l'entame. Non que la suite soit *facile* ; mais c'est, au moins, notre tâche commune de l'accomplir, en toute solidarité humaine, ironique et allègrement démystifiée. Sur fond de ces contes innombrables qui ne cessent pas depuis l'origine du monde, *Jacques le fataliste et son maître* ouvrent ainsi, en riant, à la *lecture* comme dimension moderne d'une politique de l'intelligence et d'une morale du savoir.